

Hell Gate

À environ six miles de la célèbre ville des Manhattoes sur le Sound, ce détroit, ou bras de mer, qui passe entre le continent et Nassau – que l'on appelle aussi Long Island –, se trouve un étroit chenal où le courant est violemment comprimé entre les promontoires qui s'y côtoient, et terriblement contrarié par les rochers et les bancs de sable. Très violent et particulièrement impétueux même par temps calme, ce courant se met dans une fureur extraordinaire lorsqu'il rencontre pareils obstacles : il bouillonne et tournoie, s'agite et se débat, gronde, mugit et déverse ses brisants dans les rapides ; bref, il se complaît dans toutes sortes de paroxysmes obstinés. Malheur alors au navire qui s'aventure dans ses griffes !

Cette humeur sauvage ne prévaut cependant qu'à certaines heures de la marée. Quand les eaux sont basses, par exemple, il est aussi paisible que l'on peut le souhaiter, mais quand la marée monte, il commence à s'agiter et, à demi-marée, il rugit avec la plus grande violence tel une brute hurlant pour qu'on lui serve encore à boire. Puis, quand la marée est à son plus haut, il redevient tranquille et, pendant quelque temps, sommeille aussi profondément qu'un alderman¹ après le dîner. On peut ainsi le comparer à un ivrogne querelleur qui reste calme tant qu'il n'a pas bu une goutte ou quand il a son compte, mais qui, entre deux vins, est un véritable démon.

Aussi puissant, rageur et tyrannique qu'un buveur, ce petit détroit était un passage très dangereux pour les navigateurs hollandais d'autrefois, qui les plongeait dans le plus grand désarroi : il s'acharnait avec une force inaccoutumée contre leurs barques en forme de baquets, les faisant pirouetter si brutalement qu'il fallait être hollandais pour ne pas en avoir le tournis, et il n'était pas rare qu'il les jetât sur les rochers et les récifs,

comme il advint à la fameuse escadre d'Oloffte le Rêveur² alors qu'il cherchait un lieu pour fonder la ville des Manhattoes. C'est pourquoi, dans un accès de bile, ils l'appelèrent *Hellegat* et le vouèrent solennellement au diable. Depuis, cette appellation fut assez bien rendue en anglais par le nom de *Hell Gate*, ou Porte de l'Enfer, mais ce nom perdit tout son sens lorsqu'on le prononça *Hurl Gate*, à la façon de certains étrangers qui ne parlaient ni hollandais ni anglais. Que saint Nicolas les confonde !

Quand j'étais petit garçon, le détroit de Hell Gate était pour moi le lieu de toutes les terreurs et de toutes les entreprises périlleuses, ayant souvent navigué dans ces parages étroits et plus d'une fois risqué de faire naufrage et de me noyer au cours de ces voyages que j'entreprenais volontiers, comme d'autres Hollandais de mon âge, pendant les jours de fête. C'est donc en partie à cause de son nom et en partie à cause de diverses circonstances qui lui sont associées que cet endroit suscitait en mes camarades vagabonds et moi-même plus de terreur que Charybde et Scylla pour les navigateurs d'antan.

Au milieu de ce détroit, près d'un groupe de rochers appelé « La Poule et ses Poussins », gisaient les débris d'un vaisseau qui s'était laissé prendre dans ses tourbillons et s'était échoué là durant une tempête. D'après l'histoire épouvantable que l'on nous contait, c'était l'épave d'un pirate et l'on y ajoutait quelque sanglant récit de meurtre que j'oublie à présent, mais qui nous conduisait à la regarder avec beaucoup de terreur et à nous en tenir à bonne distance lors de nos excursions. Le sombre aspect de ce navire abandonné et l'endroit lugubre où il pourrissait suffisaient en effet à éveiller en nous d'étranges idées. Lorsque la mer était haute, seul le sommet d'une rangée de poutres noircies par le temps affleurait à la surface, mais à marée basse, une grande partie de la coque était visible et ses grandes côtes ou charpentes, auxquelles manquaient bon nombres de planches, ruisselaient d'algues et ressemblaient au gigantesque squelette de quelque monstre marin. On apercevait également un fragment de mât au bout duquel se balançaient des cordages et des poulies qui sifflaient dans le vent, tandis que les mouettes tournoyaient au-dessus de la triste

carcasse en poussant des cris aigus. Je me souviens même confusément d'une histoire de revenants : des fantômes de marins avaient été vus la nuit sur cette épave, le crâne découvert, et dans leurs orbites des lumières bleues à la place des yeux, mais je ne me rappelle plus des détails.

De fait, tous ces environs étaient pour moi, comme jadis le détroit de Pélore³, une région de fables et de légendes. Depuis ce passage jusqu'à la ville des Manhattoes, les bords du Sound sont très variés : ils sont interrompus et dentelés par des niches rocheuses recouvertes d'arbres qui leur donnent un aspect sauvage et romantique. Durant mon enfance, elles abondaient en récits de pirates, de fantômes, de contrebandiers et d'argent caché qui produisaient sur les jeunes esprits de mes compagnons comme sur le mien un merveilleux effet.

Quand je fus parvenu à l'âge mûr, j'entrepris des recherches diligentes pour découvrir si ces étranges traditions étaient avérées, car j'ai toujours consacré des enquêtes pleines de curiosité aux branches précieuses mais obscures de l'histoire de ma province natale. J'ai toutefois rencontré d'infinies difficultés pour obtenir la moindre information précise. En cherchant à déterrer un seul fait, le nombre de fables que l'on exhume est tout bonnement incroyable. Je ne dirai rien du Gué du Diable, par où ce grand démon ménagea sa retraite depuis le Connecticut jusqu'à Long Island en traversant le Sound, car ce sujet sera probablement traité de manière très savante par l'un de mes dignes amis, et historien contemporain éminent, à qui j'ai fourni tous les détails*. Je ne dirai rien non plus de l'homme noir avec son tricorne, assis à la poupe d'un petit canot, que l'on avait l'habitude de voir près de la Porte de l'Enfer par temps d'orage et que l'on appelait l'Ombre du pirate (c'est-à-dire le Fantôme du pirate), celui-là même que le gouverneur Stuyvesant⁴ avait, dit-on, abattu un jour d'une balle en argent ; je n'en dirai rien parce que je n'ai jamais pu rencontrer

* Pour un récit authentique et très intéressant de l'histoire du diable et de ses Pierres, voir le précieux mémoire lu devant la Société d'histoire de New York après la mort de M. Knickerbocker par l'un de ses amis, un éminent juriste de la ville.

de personne digne de foi qui affirmât avoir vu ce spectre, à l'exception de la veuve de Manus Conklin, le forgeron de Frogs Neck, mais cette pauvre femme y voyait mal et elle a pu se tromper, même si l'on prétend que, dans l'obscurité, elle voyait mieux que quiconque.

Tout ceci offrait cependant bien peu de satisfaction en comparaison des histoires de pirates et d'argent caché qui attisaient au plus haut point ma curiosité et ce qui suit est tout ce que j'ai pu rassembler, au fil de longues années, qui eût l'air un tant soit peu authentique.